

par Jean-Marc Mandosio
École pratique des Hautes Études, Paris

Bien qu'elle ait été maintes fois critiquée, la notion de Renaissance reste couramment utilisée pour caractériser toute une période de l'histoire européenne (dont les limites chronologiques sont au demeurant floues et varient selon les pays), et elle nous est si familière qu'elle paraît aller de soi. Il s'agit pourtant d'une fausse évidence. Elle implique en effet l'idée d'une rupture, d'une césure historique forte : la redécouverte des valeurs et des textes de l'Antiquité, supposés oubliés ou perdus durant la (très) longue période qu'il est convenu d'appeler « le Moyen Âge ». À cette vision s'oppose celle, moins répandue, de la continuité : il ne se serait rien passé de vraiment nouveau à la Renaissance, sinon un prolongement de tendances préexistantes.

Sans adhérer ni au *topos* de la rupture et du début d'une nouvelle ère, ni à celui de la pure continuité, qui ont tous deux l'inconvénient de schématiser la période considérée comme si elle pouvait contenir dans une simple formule, j'insisterai sur un aspect négligé mais essentiel de la notion de Renaissance : la réussite posthume de l'opération d'autopromotion idéologique d'une avant-garde intellectuelle, esthétique et littéraire, qui, au fil des générations successives d'humanistes, d'abord en Italie, puis en France et dans les autres pays européens, s'est imposée comme la détentrice exclusive de l'esprit d'une époque, réécrivant l'histoire (comme le font toutes les avant-gardes) au profit d'une geste héroïque, d'un mythe dont il devient ensuite très difficile de se dégager pour voir les choses de façon plus nuancée.

Prenons par exemple le cas de ce qu'on a appelé l'« humanisme civique » (*civic humanism*, *umanesimo civile*) du *Quattrocento*, théorisé par Hans Baron et par Eugenio Garin comme un des traits caractéristiques de la supposée nouvelle mentalité de « l'homme de la Renaissance ». En fait, dès la seconde moitié du XIII^e siècle, donc en plein « Moyen Âge », nous en trouvons déjà tous les éléments constitutifs, non pas isolés mais réunis et exprimés d'une manière parfaitement consciente, chez Brunet Latini (Brunetto Latino ou Latini, mort en 1294). Homme politique florentin de premier plan, il écrit durant son exil en France, entre 1260 et 1266 – sous le règne de Louis IX (Saint Louis) –, le *Livre du Trésor*, aujourd'hui considéré comme l'une des principales encyclopédies médiévales, mais qui se présente expressément comme un vademecum de l'homme politique, accordant une place éminente à l'éthique, à la rhétorique et à la politique, couronnant de toutes les disciplines ; il traduit en langue toscane le *De inventione* et

quelques discours de Cicéron; enfin, il accorde, selon le témoignage de Dante, une place centrale à l'homme: « *M'insegnavate come l'uom s'eterna* » (« Vous m'avez enseigné comment l'homme se rend éternel », ce qui fait référence au livre x de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote, effectivement vulgarisée par Brunet Latin dans son *Trésor*). Par ailleurs, Brunet Latin accorde une place insignifiante à la métaphysique et à la théologie; nous voyons ainsi l'émergence d'une culture laïcisée, mettant au premier plan l'éthique et la politique. C'est que Brunet Latin n'appartient pas au milieu des clercs, théologiens et professeurs d'université, à qui l'on doit les diverses «sommés» théologiques et philosophiques du xiii^e siècle: c'est un bourgeois de Florence, qui se présente dans son poème encyclopédique *Il Tesoretto* comme « *un poco mondanetto* », c'est-à-dire terre-à-terre, méfiant envers les abstractions, ne s'intéressant qu'aux joies et aux peines de ce bas monde; exactement comme le sera, au xv^e siècle, l'humaniste Leon Battista Alberti.

Brunet Latin inaugure la longue série des Florentins qui furent à la fois hommes politiques et humanistes, tels que Coluccio Salutati, Poggio Bracciolini, Leonardo Bruni, etc., jusqu'à Laurent de Médicis et Nicolas Machiavel. Quelques décennies après sa mort, le chroniqueur Giovanni Villani (mort en 1348) dit de lui qu'il fut « *il primo digrossatore de' Fiorentini* », le premier à avoir «dégrossi» les Florentins. Mais son rôle éminent dans l'histoire culturelle de sa cité a été par la suite oublié, et il n'est plus resté dans la mémoire collective que comme celui qui fut «le maître de Dante», puisque le poète lui a consacré un émouvant témoignage de reconnaissance dans le chant xv de l'*Enfer* (où il avait tout de même placé Brunet Latin, parmi les sodomites, sous la pluie de feu, probablement pour le punir d'avoir écrit en langue française son *Livre du Trésor*).

Dès le xiv^e siècle, l'humanisme s'est défini non seulement en opposition à la scolastique, considérée comme stérile et barbare, mais aussi en imposant un oubli sélectif des hommes et des tendances que l'on pourrait légitimement qualifier de «pré-humanistes» et qui précéderent Pétrarque (1304-1374), le fondateur du mythe de la «renaissance» des lettres antiques. La mise en scène d'une rupture radicale, avec la fiction d'une Antiquité retrouvée après des siècles de ténèbres, était un outil promotionnel incommensurablement plus efficace que l'idée d'une continuité critique avec le passé récent. Le parallèle avec l'histoire des avant-gardes du xx^e siècle peut se révéler ici éclairant: chaque nouveau groupe se dote d'un «manifeste» proclamant la rupture avec tout ce qui précède et s'auto-définit comme le véritable représentant de son époque. Dans cette perspective, identifier le xv^e siècle italien avec «la Renaissance» équivaudrait, par exemple, à identifier le xx^e siècle français avec «le Surréalisme»; ce qui implique, dans les deux cas, que ce qui ne s'inscrit pas dans les critères du mouvement tenu pour représentatif est rétrograde et n'appartient pas véritablement à son

époque (je ne veux évidemment pas dire que le mouvement en question n'existe pas ou est sans importance). On parle ainsi de «médiévaux attardés» pour qualifier les personnalités qui n'entrent pas pleinement dans les critères supposés être ceux de l'humanisme, alors que non seulement la scolastique dite médiévale ne s'est pas éteinte au temps de la Renaissance, mais a connu une forte résurgence au xvi^e et au xvii^e siècle, que l'on appelle «la seconde scolastique» pour la différencier (un peu artificiellement) de la première.

La volonté de minorer le passé récent ne se traduit pas seulement par la confrontation spectaculaire avec «la scolastique»: elle consiste également – et c'est là un autre trait propre aux avant-gardes – à critiquer fortement la valeur des travaux accomplis par la génération immédiatement précédente, au sein même de la tradition dont on se réclame. Prenons par exemple Ange Politien (1454-1494), qui se pose, à partir de 1480, lorsqu'il commence à enseigner à l'université de Florence, en porte-flambeau d'une nouvelle génération d'humanistes. Son premier geste est de marquer sa différence en rompant bruyamment avec la méthode d'interprétation allégorique des textes pratiquée par son prédécesseur et collègue Cristoforo Landino (1424-1498), dont il avait été l'élève; un peu plus tard, il prend ses distances avec la théorie poétique de l'inspiration développée par un autre de ses maîtres, Marsile Ficin (1433-1499). Il ne s'agit pas ici, on le voit bien, de polémiquer contre les scolastiques (Landino est, tout comme Ficin, un humaniste de premier plan), mais de se distinguer des gens dont on souhaite prendre la place, en les discréditant – d'une façon certes polie et mesurée, avec les compliments d'usage, mais non sans une visible arrogance. Car Politien n'a que vingt-six ans lorsqu'il se met à contester l'hégémonie de Landino, qui a trente ans de plus que lui. Parallèlement, le jeune et brillant ami du Politien, Jean Pic de la Mirandole (1463-1494), se signale en écrivant à leur ami commun Laurent de Médicis (1449-1492), en 1484, une lettre stupéfiante pour un lecteur moderne, où il proclame que les poésies de Laurent l'emportent sur celles de Dante et de Pétrarque, dont elles ont toutes les qualités et aucun des défauts, et qu'il est le meilleur philosophe de son temps. (Je précise qu'il ne s'agit pas d'une lettre de courtisan aspirant à obtenir une gratification, car le richissime Pic n'en avait nul besoin.) En critiquant durement les deux grandes «couronnes florentines», Dante et Pétrarque, Pic renverse de manière provocatrice les valeurs établies pour faire de la place, non seulement à Laurent, mais à lui-même et aux autres représentants de la nouvelle génération.

D'une façon analogue, l'humaniste français Guillaume Budé (1468-1540), au début du xvi^e siècle, met en place le cadre idéologique de la *translatio studiorum* – le passage du flambeau des lettres – de l'Italie à la France en minimisant l'apport des humanistes italiens (et en particulier d'Ange Politien, son principal modèle), dans le but d'établir que le foyer naturel,

pour ainsi dire prédestiné, de la « renaissance des lettres antiques » n'est pas l'Italie mais la France, et que la Renaissance française n'est en aucun cas (comme elle le fut en réalité) une imitation de la Renaissance italienne, mais une véritable résurrection de l'Antiquité gréco-romaine en terre française. Ici le conflit des générations se mêle à la rivalité patriotique, où chacun fourbit les arguments en faveur de la supériorité de sa propre nation. Rivalité patriotique qui, d'ailleurs, était déjà un thème médiéval, contrairement à une idée reçue faisant de « la Renaissance » l'époque où serait apparue l'idée de nation : lorsque, par exemple, les Anglais de l'époque élisabéthaine (1558-1603) proclament que leur heure est venue d'accéder à la suprématie mondiale en fondant un « Empire britannique », ils s'appuient sur une tradition de la fin de l'Antiquité faisant remonter la fondation de la Grande-Bretagne aux Troyens, et plus précisément à Brutus, petit-fils d'Énée, tradition développée au x^e siècle par Geoffroy de Monmouth (mort en 1155) dans son *Histoire des rois de Bretagne* (*Historia Regum Britanniae*). Ce dernier annonçait qu'un temps viendrait où la nation britannique, issue des Troyens, gouvernerait le monde, renouant avec la geste interrompue du légendaire roi Arthur lancé à la conquête de l'Europe, au v^e siècle, après avoir écrasé les troupes romaines. Ainsi la *translatio imperii* – la transmission du pouvoir impérial – se poursuivrait au bénéfice de l'Angleterre, après une interruption de plusieurs siècles. Le mythe du retour du roi Arthur, lancé par Geoffroy de Monmouth et repris trois siècles et demi plus tard avec une intention politique explicite par Thomas Malory (1405-1471) dans *Le Morte d'Arthur*, symbolise cette renaissance nationale.

Je voudrais maintenant revenir, en quelques mots, sur la prétendue opposition entre le « Moyen Âge » et la « Renaissance ». On sait que les humanistes italiens et leurs successeurs mettent un point d'honneur à éviter d'employer le langage « barbare » des universitaires (cette tradition s'est maintenue chez les essayistes français jusqu'aux années 1960) et répugnent à citer les auteurs scolastiques. De même, ils sont à l'origine de l'attitude « classique » consistant à nier ou à minimiser l'apport des traductions latines de textes arabes – qui, en particulier à travers l'œuvre d'Avicenne (980-1037), d'Averroès (1126-1198) et de Moïse Maïmonide (1138-1204)¹, ont contribué à former la scolastique du xiii^e siècle – au profit de l'ostentation du retour aux textes grecs. Laurent Valla (1407-1457) considère, non sans exagération, qu'à son époque personne ne savait plus parler latin correctement ; Ange Politien, pour sa part, accable de sarcasmes les commentateurs allemands ou anglais d'Aristote, qui s'expriment dans un jargon qu'il juge incompréhensible. Mais tout le monde n'était pas de cet avis : Pic de la

¹ Maïmonide, savant juif de Cordoue, écrit en langue arabe son *Guide des égarés*, traduit en latin vers 1225 sous le titre *Dux neutrorum*.

Mirandole, non moins versé dans les *litterae humaniores* – le beau style nourri d'érudition antichristienne – qu'Ange Politien, critique durement, dans une célèbre lettre de 1485, le projet de l'humaniste vénitien Ermolao Barbaro (1454-1493) consistant à retraduire les œuvres d'Aristote en latin élégant. Pic lui oppose que le vocabulaire technique des scolastiques n'est peut-être pas gracieux mais présente l'avantage d'être précis, et que les concepts philosophiques ne peuvent être exprimés dans le langage de la conversation courante. Il écrit lui-même en 1486 ses *Neuf cents conclusions* (*Conclusiones nongente*) dans le « style parisien », c'est-à-dire dans le style de la *disputatio* pratiquée à la Sorbonne (« *celebratissimum Parisiensium disputatorium dicendi genus* »), institution qui jouissait encore de tout son prestige et qu'il était allé visiter l'année précédente. Certains en ont tiré argument pour affirmer que Pic fut un « médiéval attardé » (ce qui ne l'a pas empêché d'être le meilleur ami d'Ange Politien) et non un humaniste, alors que par ailleurs on ne cesse de célébrer son fameux *Discours sur la dignité de l'homme* (1486) comme le manifeste de la Renaissance, au prix d'un énorme contresens : en effet, ce discours ne parle pas, ou très peu, de la dignité de l'homme, n'est en rien une profession de foi « humaniste » – au sens moral que l'on s'est plu à donner par la suite à ce terme –, et ne portait même pas ce titre, *Oratio de dignitate hominis*, qui ne lui a été donné qu'après la mort de l'auteur.

Par ailleurs, même un avant-gardiste tel qu'Ange Politien, qui, on l'a vu, avait une dent contre les scolastiques « modernes » – les occamistes, les scolastiques, Walter Burley, etc. –, a le plus grand respect pour Hugues de Saint-Victor, théologien parisien du xii^e siècle (mort en 1141), dont il copie des extraits, allant même jusqu'à s'inspirer partiellement de son *Didascalicon* pour écrire, en 1490, le *Panepistemon*. S'il méprise les savants arabes (en particulier Avicenne, qu'il considère comme un ignorant), il a beaucoup d'admiration pour Thomas d'Aquin (1225-1274). Ainsi, derrière la façade de l'« antichrist » militant, affectant de ne citer que des auteurs antiques alors qu'il ne se prive pas, le cas échéant, de recourir à des sources médiévales – comme par exemple le dialecticien Gilbert de la Porrée (1070-1154) –, Politien est plus nuancé que ne le voudrait l'image traditionnelle de la « Renaissance humaniste ». C'est que, pour un auteur comme Ange Politien, le Moyen Âge n'existe pas. Il y a, d'une part, les *recentiores*, ces affreux scolastiques « barbares », qui ne sont pas pour lui des médiévaux mais des contemporains, dont il côtoie les successeurs à l'université de Florence ; et il y a les auteurs plus anciens – théologiens du xii^e ou du xiii^e siècle –, qui, sans avoir à ses yeux le prestige et l'autorité des auteurs de l'Antiquité, n'en sont pas moins dignes d'estime. Le latin des humanistes est d'ailleurs assez proche du latin préscolastique, déjà antichristien, d'un Hugues de Saint-Victor ou d'un Guillaume de Conches ; de ce point de vue, on a raison de parler d'une « Renaissance du xii^e siècle », dont celle du *Quattrocento* est,

d'une certaine façon, l'héritière. Mais, conformément à la pratique générale des humanistes, Ange Politien ne mentionne pas, ou très rarement, ses sources médiévales, donnant ainsi l'impression que sa propre culture est entièrement issue de la fréquentation des œuvres antiques.

L'«homme médiéval» n'existe pas davantage que l'«homme de la Renaissance» (je me réfère ici au titre de deux ouvrages célèbres, respectivement dirigés par Jacques Le Goff et Eugenio Garin), et il y a tant de différences entre les «temps obscurs» du ix^e siècle et la «Renaissance» du xiv^e siècle, et entre celle-ci et la scolastique tardive, comme entre l'art roman et l'art gothique, etc., qu'il est véritablement absurde d'envisager le «Moyen Âge» comme un continuum s'étalant sur près de dix siècles, voire au-delà, selon l'idée de «long Moyen Âge» chère à certains médiévistes. Quant au lieu commun, remontant au milieu du xix^e siècle, selon lequel le *Quattrocento* aurait vu émerger la notion d'individu moderne, alors que l'«homme médiéval» aurait sacrifié son individualité en se soumettant totalement à un ordre divin, c'est une vue de l'esprit qui n'a de sens que dans le cadre conceptuel qui lui a donné naissance, à savoir : la conception post-romantique de l'individualisme élitiste propre à Jacob Burckhardt (1818-1897, auteur en 1860 de *La Civilisation de la Renaissance en Italie*), qui influença Nietzsche ; cette idée a été reprise, au début du xx^e siècle, par Ernst Cassirer, voyant chez Nicolas de Cues et Pic de la Mirandole les promoteurs de l'idée moderne d'individu, dans le cadre cette fois d'une philosophie néo-kantienne. Je signale que l'ouvrage de Cassirer, *Individu et Cosmos dans la philosophie de la Renaissance*, publié en 1927, n'a été traduit en français qu'en 1983, ce qui explique pourquoi les idées extrêmement datées qu'il contient sont encore aujourd'hui considérées comme actuelles dans le milieu français de l'histoire de la philosophie. D'une façon générale, on interprète les textes de la Renaissance comme des «gestes inauguraux» parce qu'on veut y trouver les indices du commencement de la modernité, alors que la perspective change du tout au tout pour peu que l'on aborde sans de telles idées préconçues les textes dits «médiévaux».

Je vais en donner un exemple assez frappant, je crois, et sur lequel je terminerai ce discours. On sait qu'au xv^e siècle, des artistes tels que Filippo Brunelleschi (1377-1446) et Leon Battista Alberti (1404-1472) ont œuvré en faveur de la promotion des peintres, sculpteurs et architectes, pour les émaner de leur statut artisanal – l'appartenance aux corporations de métiers, aux «arts mécaniques» – en les faisant reconnaître comme des artistes à part entière, dont l'activité relève des «arts libéraux». La référence au statut des artistes dans l'Antiquité permet à Alberti de faire apparaître cette revendication comme une forme de «renaissance». Mais lorsqu'il décrit, dans son traité d'architecture (*De re aedificatoria*), l'architecte comme un mathématicien, dont le travail se limite à concevoir l'édifice, à en dessiner les plans et à

en construire une maquette, sans être astreint à la présence sur le chantier et à la direction concrète des travaux, il présente implicitement cela comme une rupture avec les pratiques en usage à son époque et comme un retour à la dignité antique de l'architecte (illustrée par le *De architectura* de Vitruve), et c'est généralement ainsi qu'on le lit. Mais en réalité, cette promotion de l'architecte était déjà réalisée au xiii^e siècle. Loin d'être d'anonymes artisans, les concepteurs des cathédrales gothiques se présentent comme des artistes conscients de leur supériorité et de leur génie individuel : «À la fin du xiii^e siècle, on prend l'habitude de graver les noms des architectes» à l'intérieur des églises. «On n'hésite pas dans d'autres cas à leur décerner des titres qui mettent en lumière non plus leur capacité technique, mais bien leur valeur intellectuelle. [...] Leur figuration évoque le statut social atteint : ils sont habillés comme des grands seigneurs, identifiables par les instruments de leur profession : compas, bague, parfois même maquette de l'édifice construit.» (Alain Erlande-Brandenburg, *Quand les cathédrales étaient peintes*, Paris, 1993.) Par ailleurs, le traité de Vitruve n'a pas été redécouvert à la Renaissance, comme on le dit souvent ; il était lu au «Moyen Âge», comme l'attestent deux ouvrages encyclopédiques de très grande diffusion : le *Didascalicon* d'Hugues de Saint-Victor, qui cite Vitruve comme l'autorité principale – et même unique – en matière d'architecture, et surtout le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais (mort vers 1264), la grande encyclopédie du xiii^e siècle (dont la rédaction est presque contemporaine de celle du *Livre du Trésor* de Brunet Latin), qui donne à lire de très longs extraits du traité de Vitruve dans son chapitre sur l'architecture. Certes, Vitruve n'est pas lu de la même façon au xiii^e et au xv^e siècle, mais on ne peut pas parler d'une «redécouverte» de Vitruve après des siècles d'ignorance. Il y a toutefois une grande différence entre Alberti et ses prédécesseurs : c'est qu'Alberti compose un traité d'architecture, le premier depuis l'Antiquité, alors que les architectes des siècles précédents, étant *omini senza lettere*, des «hommes sans lettres» comme le sera plus tard Léonard de Vinci, n'ont rien écrit. Il n'en reste pas moins que, conformément au processus de dénégation de l'apport des contemporains ou des générations antérieures, que j'ai décrit en commençant, Alberti s'abstient soigneusement de préciser que cette promotion sociale et intellectuelle de l'architecte, dont il se fait l'éloquent avocat, n'est pas un simple retour à l'Antiquité, mais la légitimation érudite d'une supériorité prenant appui sur un prestige déjà acquis, de fait, depuis longtemps, mais désormais jugé insuffisant ; ce qui n'est pas du tout la même chose.

Dans la *Généalogie de la morale* (1887), Nietzsche a mis en lumière la fonction de l'oubli comme «faculté active», tandis que la remémoration constante du passé ne peut apporter «nul bonheur, nulle sérénité, nulle espérance, nulle fierté, nulle jouissance de l'instant présent». Les avant-

gardes humanistes ont pleinement exercé cette faculté d'oubli, en rejetant dans l'ombre tout ce qui pouvait les gêner dans leur entreprise d'autopromotion. La tâche de l'historien n'est pas de s'ériger en juge d'un tel processus d'oubli sélectif, ni de militer «pour le Moyen Âge» (fût-il «autre», comme le voulait Jacques Le Goff) ou «pour la Renaissance», mais bien plutôt de remettre en question les mythes historiographiques, de questionner les lieux communs, d'examiner ce qui se dissimule derrière les apparentes évidences.

ABSTRACT. – *A critical perspective on the idea of Renaissance*

Though often criticized, the idea of Renaissance remains currently used to characterize a whole period of European history (whose limits are somewhat blurred and vary from one country to another), and seems so familiar we take it for granted. But it is a false obviousness. It implies the notion of a break, of a strong historical division: the rediscovery of the values and texts of Antiquity, supposedly forgotten or lost during the (very) long period we use to call "the Middle Ages". To this vision opposes the idea, less widespread, of continuity: nothing really new happened in the Renaissance, apart from an extension of previous trends.

Without adhering to the *topos* of the beginning of a new era nor to that of pure continuity, which both have the defect of oversimplifying the period in question as if it could be contained in a single phrase, I will insist on a neglected but essential facet of the idea of Renaissance: the posthumous success of the ideological operation of self-promotion of an intellectual, esthetical and literary avant-garde, which, through several generations of humanists, first in Italy, then in France and in other European countries, imposed itself as the sole holder of the spirit of an era, rewriting history (as all avant-gardes do) for the benefit of a heroic gest, a myth, very difficult to put aside in order to see things in a more subtle way.

Let's take for instance the case of what has been called "civic humanism", considered as one of the main characteristics of the supposed new mentality of "Renaissance man". In fact, we already find all of its constituents, not isolated but already bound together and knowingly expressed, in the second half of the xiiith century, thus right into the "Middle Ages", when we look at the life and works of Brunetto Latini, today remembered as "Dante's teacher". [...]

As far back as the xivth century, humanism defines itself not only in opposition to scholastics, considered as sterile and barbarous, but also by selectively forgetting men and trends that could justifiably be called "pre-humanist", and which preceded Petrarch, inventor of the myth of the "rebirth" of ancient humanities. The staging of a radical break, with the fiction of an Antiquity rediscovered after centuries of darkness, was a promotional tool incomparably more efficient than the idea of a critical continuity with the recent past. A parallel with the history of xxth-century avant-gardes can be enlightening: each new group adopts a "manifesto" claiming a complete break with all that went before and defines itself as the true representative of its time. In such a perspective, identifying the Italian xvth century with "Renaissance" would be like identifying the French xxth century with "Surrealism", implying, in both cases, that those who do not meet the standards of such a

movement are outdated and do not really belong to their time (which does not imply that the said movement doesn't exist or has no importance). [...]

The will to downplay the recent past not only manifests itself in a dramatic confrontation with "scholastics"; it also results – and that is another characteristic of avant-gardes – in a strong criticism of the achievements of the previous generation, inside the very tradition of which the humanists claim to be a part. [Examples: Angelo Poliziano's attitude towards Cristoforo Landino and Marsilio Ficino; Giovanni Pico della Mirandola's praise of Lorenzo de' Medici's poetry and philosophical skills, against Dante and Petrarca; Guillaume Budé's attitude towards Italian humanists, in order to establish the superiority of French humanism.]

[Criticism of the opposition between "Middle Ages" and "Renaissance". Examples: Pico della Mirandola's polemic with Ermolao Barbaro concerning philosophical style; Pico writes his *900 Conclusions* in the scholastic "Parisian style"; some scholars infer from it that Pico is a "late medieval thinker", while his so-called *Discourse on the Dignity of Man* is constantly celebrated as Renaissance's manifesto. Even such a militant "antiquarian" as Angelo Poliziano makes good use of the xivth-century theologian Hugh of Saint-Victor, although he avoids mentioning him.]

There was no more a "Medieval man" than a "Renaissance man", and there are so many differences between the "dark times" of the IXth century and the "Renaissance" of the xivth century, and between the latter and late scholastics (not to mention the differences between Romanic and Gothic art, etc.), that it is really absurd to consider "the Middle Ages" as a continuum spreading over ten centuries or more.

[Criticism of the commonplace according to which the Italian *Quattrocento* corresponds to the rise of modern individualism.]

We tend to interpret Renaissance texts as "inaugural gestures" because we want them to give us the clues of the beginning of Modern Times; the perspective changes entirely as soon as we look at the so-called "medieval" texts without preconceived ideas. [Example of Leon Battista Alberti's promotion of the architect as a liberal artist. In truth, such a promotion was already a fact in the xivth century. But Alberti omits to assert it, making his reader think that he is really restoring the architect's ancient status. Criticism of the widespread idea according to which Vitruvius's treatise *On Architecture* was "rediscovered" during the Renaissance: it was well-known long before. It is extensively quoted, for instance, in Vincent of Beauvais's *Speculum majus*, the great xivth-century encyclopaedia.]

In his *Genealogy of Morals*, Nietzsche stressed the importance of forgetting as an "active faculty", while constant remembrance of the past can bring "no happiness, no peacefulness, no hope, no pride, no enjoyment of the present". The humanist avant-gardes fully exerted this faculty, rejecting in the shadows everything that could interfere with their own self-promotion. The historian's task is not to set himself up as a judge of such a process, nor to plead "for the Middle Ages" or "for the Renaissance", but rather to challenge historiographical myths, to question commonplaces, to examine what hides behind the seemingly obvious.